

XYZ. La revue de la nouvelle

Ma femme est morte

Stéphane Batigne



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Batigne, S. (2001). Ma femme est morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 69–72.

Ma femme est morte

Stéphane Batigne

Ma femme est morte. Pour une raison ou pour une autre, sa voiture est restée bloquée sur les rails de la voie ferrée qui traverse la route, entre Sainte-Odile-de-Caxton et Olmstead, juste avant qu'un train n'arrive à toute allure. Elle n'a pas eu le temps de sortir. Elle a tenté jusqu'à la fin de s'extraire de son siège, mais la ceinture de sécurité s'est coincée, la locomotive lui est rentrée dedans et l'a envoyée balader dans un grand fracas de tôles déchirées. Des morceaux de ma femme sont retombés tout autour, dans la neige fraîche, où ils se sont enfoncés mollement, jusqu'à ne plus être visibles. Ma femme a disparu.

Je ne peux pas dire à quel moment exact je l'ai su. Peut-être lorsque, levant les yeux de l'écran de la télé pendant une annonce publicitaire, j'ai surpris une ombre par la fenêtre. J'ai cru que c'était elle qui rentrait. J'ai attendu que sa clef tourne dans la serrure, que la porte d'entrée s'ouvre, qu'un courant d'air glacial s'infiltre dans la maison, qu'elle jette ses clefs dans le panier prévu à cet effet et qu'elle me demande, depuis l'autre bout du couloir : « Pas encore couché ? » J'aurais répondu que l'enfant s'était endormi difficilement, qu'il avait fallu le bercer, que j'avais regardé un bon film jusqu'à minuit et que le canal Sciences-Aventure repassait le reportage sur les mammoths que j'avais manqué la semaine précédente.

Elle aurait retiré ses bottes, son manteau, ses gants de cuir (ceux que je lui ai offerts pour Noël), son écharpe et son bonnet de laine, puis elle serait venue s'affaler sur le canapé, tout contre moi, en poussant un énorme soupir de fin de soirée. Elle m'aurait raconté la fête chez Marco, dans le désordre, ou plutôt dans l'ordre aléatoire dicté par son état éthylique. Je l'aurais écoutée

distraitement en tentant de ne rien manquer de la quête des cadavres de mammouths congelés en Sibérie.

— Marie-Claire est venue déguisée en Mexicain, avec un grand chapeau rond, comment ça s'appelle, déjà ? Un sombrero, oui, c'est ça. Tu imagines, un sombrero en plein hiver. Je peux te dire qu'elle a eu son petit succès.

— Après neuf jours de marche, l'expédition arrive enfin en vue du site décrit par nos guides dolgans. L'interprète nous a expliqué qu'il faut atteindre une petite colline couronnée de grosses roches noires. De là, nous n'aurons plus qu'à descendre jusqu'à une cuvette marécageuse entourée de quelques arbustes. Dans le groupe, la fébrilité se mêle à...

— Tu te rappelles Jean-Michel ? Tu sais, on l'avait rencontré à un souper chez Nico et Philippe. Un grand brun qui étudiait en psycho. Eh bien, figure-toi qu'il était chez Marco ce soir. C'est le cousin d'Hélène ! Incroyable, non ?

— ... emprisonné par une brusque coulée de boue qui aurait dévalé la colline il y a plus de douze mille ans. Les paléontologues russes qui ont étudié...

Puis elle se serait endormie, tout habillée, sur le canapé. À la fin de l'émission, je l'aurais portée jusqu'au lit, sans la réveiller, puis je l'aurais déshabillée. Elle aurait frissonné en se glissant sous les draps. Je me serais blotti contre elle, je lui aurais réchauffé les pieds entre mes pieds en songeant que j'aurais dû enregistrer ce documentaire.



Mais la clef n'a pas tourné dans la serrure. La porte ne s'est pas ouverte. Pourquoi alors ai-je ressenti un grand froid ? Je me suis levé pour aller regarder par la fenêtre. Personne. L'ombre ? Une illusion d'optique, sans doute. Une branche d'arbre qui se balance. Une heure vingt du matin. Le reportage sur les mammouths a repris au canal Aventure, mais je ne parviens pas à me concentrer.

— ... un os gigantesque, absolument intact. Un fémur, nous assure Boris...

Ma femme est morte. Un train l'a pulvérisée dans la campagne enneigée. C'est atroce, mais il n'y a pas d'autre explication.

— ... des lambeaux de chair grise auxquels adhèrent encore de longues touffes de poils roux...

Ou bien elle s'est endormie au volant et sa voiture a glissé dans un fossé gelé, bloquant les portières. Sa tête a donné contre un montant métallique, elle saigne abondamment, elle est étourdie, l'eau s'insinue par un interstice invisible, emplit l'habitacle, la submerge peu à peu. Personne pour l'aider sur cette route déserte. Elle agonise dans le froid et la solitude, ses longs cheveux roux flottant à la surface d'un bloc de glace ensanglantée. Son corps s'enfonce dans une tourbière noire et grasse.



Les images se succèdent, macabres, dans mon esprit, mais elles ne me font pas l'effet qu'elles devraient, il me semble. J'ai beau mettre en scène les carnages les plus épouvantables, je ne parviens pas à les envisager autrement que comme un documentaire qui ne me concernerait pas personnellement.



Mon inquiétude se mue lentement en reproche. Pourquoi lui ai-je proposé de garder l'enfant ce soir ? Était-ce vraiment pour me reposer, comme je l'ai assuré ? Je ne sais plus. Et qu'est-ce qu'elle m'a répondu ? Que je devrais sortir plus souvent, voir du monde, m'amuser. M'amuser ! L'idée m'arrache un ricanement : me déguiser en Mexicain, moi ? merci bien. Ça prouve bien qu'au fond, elle ne me connaît pas. Non, j'ai bien fait de rester à la maison.

Hein ? Quoi ? J'ai cru entendre un gémissement. Sans faire de bruit, j'ouvre la porte de la chambre de l'enfant. Il dort paisiblement sur le dos. Sa petite bouche fait comme un bec entre ses deux joues ballonnées. Comment peut-il dormir ? Pourquoi ne pleure-t-il pas, alors que sa mère est morte ? Une rage inconnue

me traverse : j'ai envie de le réveiller par pure méchanceté, de lui faire peur en hurlant : « Ta mère s'est éparpillée dans la nature ! Elle t'a laissé seul au monde et tu vas en chier ! »

Mais je n'en fais rien. Pour la centième fois, je vais coller mon front contre la vitre de l'entrée, guettant quelque chose d'elle, une lumière, une silhouette. Le froid du verre me fait du bien. J'ai peut-être la fièvre... D'ailleurs, mes oreilles sont brûlantes. Il faudrait que je baisse le chauffage. Cette chaleur me soulève le cœur. Salon, cuisine, entrée, chambre, entrée, salon... Je ne sais plus si je l'attends vraiment, ou si j'attends que mon attente s'achève pour pouvoir aller me coucher.



À un certain moment, plus tard, sa clef a tourné dans la serrure. La porte s'est ouverte, laissant entrer un courant d'air glacial. Elle a jeté ses clefs dans le panier et m'a demandé, sur un ton qui m'a paru terriblement prévisible : « Alors, pas encore couché ? » Je crois bien que c'est à ce moment précis que je l'ai su, qu'elle était morte.